

Plaidoirie : L2 Collège de Droit

Céleste Chaudier

Sujet : Faut-il vivre, quitte à mourir ?

Thèse défendue : Je soutiens la thèse du « pour »

Nous faisons face à des temps troublés. Depuis de nombreux mois, nous nous réveillons avec les dernières statistiques d'une pandémie mondiale face à laquelle l'Homme apparaît graduellement de plus en plus impuissant. Les chiffres sont présentés, de manière factuelle certes, mais leur répétition constante contribue par son aspect anxiogène à nous inciter à la méfiance, et ainsi à la prudence. La prudence, le civisme, le souci de l'autre : ce sont des valeurs propres à notre République, et même au-delà des valeurs propres à l'humanité toute entière. Celui qui ne se soucie que de sa survie individuelle n'appartient pas au groupe, or c'est en groupe que notre espèce a le mieux perduré depuis la nuit des temps.

Ce discours n'incite pas au scepticisme, il n'a pas pour dessein d'infiltrer le doute dans les consciences, encore moins de répandre l'argumentaire dangereux des théories du complot. Tout au plus il permettra d'ouvrir le dialogue et de proposer une vision nuancée et critique de la gestion actuelle de la crise sanitaire. Nous faisons face à un virus dont l'existence ne peut pas être niée et qui tue des gens. Toutefois la manière choisie pour faire face à cette situation ne saurait être exemptée de réserves.

On insiste souvent sur la situation sans précédent que nous subissons, et sur les sacrifices qu'elle enjoint à faire en raison de son caractère exceptionnel. Le risque de mourir est-il pourtant vraiment exceptionnel ? N'est-ce pas plutôt une réalité à laquelle nous sommes tous confrontés, et que l'on enseigne aux enfants dès leur plus jeune âge ? Au risque d'énoncer une évidence, il faut bien convenir que nous vivons tous en sachant que nous allons mourir.

La pandémie actuelle ne change pas cet état de fait. Tout Homme naît en sachant que sa vie est fragile et s'arrêtera un jour. Nous ne connaissons pas le jour de notre mort, ni ce qui l'entraînera. En temps normal (si la normalité existe vraiment) vivons-nous la peur au ventre ? Traversons-nous la rue avec en tête le nombre de personnes écrasées par un conducteur imprudent ? Cessons-nous de nous déplacer en voiture car le risque de mourir dans un accident de voiture est trop grand, ou du moins pas assez faible ?

La pandémie actuelle est finalement la seule cause de mortalité qui a réussi à nous faire cesser de vivre. La société tourne au ralenti, tous ceux qui le peuvent ne sortent plus de chez eux. Nous avons accepté de renoncer à l'une des libertés les plus fondamentales qui est celle d'aller et de venir. Si ce renoncement a été globalement accepté, n'est-ce pas car la peur a réussi à nous convaincre que c'était la seule solution, et qu'il est préférable de vivre une vie tronquée de nombreux plaisirs plutôt que de s'exposer au risque de la perdre ? Pourtant quelle qualité de vie reste-t-il une fois que nous avons accepté de voir les choses ainsi ? Combien de personnes ont cédé au désespoir et se sont suicidés depuis le début de la crise sanitaire et l'obligation de se confiner, certains dans des conditions très difficiles ? N'est-ce pas la preuve que se protéger au détriment d'une vie normale ne vient pas sans un prix et que ce prix peut parfois être la mort, ce même risque qui nous a poussés à nous confiner chez nous en premier lieu ?

La question est alors finalement la suivante : faut-il vivre, quitte à mourir ? En l'espèce, faut-il privilégier sa liberté au détriment de sa sécurité dans le contexte actuel ? Ou bien faut-il à l'inverse faire primer sa peur de mourir sur son envie de vivre ?

Vivre n'implique pas de se croire immortel, ce qui tend à être la prétention de la jeunesse.

Vivre ne signifie pas prendre des risques inutiles. Aucun parent responsable n'enjoindrait son enfant à traverser lorsque le feu est rouge au motif que la vie implique le risque de la mort et qu'il va mourir un jour dans tous les cas. Avoir conscience de sa mortalité est en effet une bonne chose. Cette conscience nourrit notre instinct de survie et nous incite à éviter de faire des choix inconscients qui nous mettent en danger. Cependant reconnaître sa mortalité et mener une vie qui ne serait fonction que du risque constant de mourir sont deux choses différentes.

Épicure a dit « quand nous existons la mort n'est pas là, et lorsque la mort est là nous n'existons plus ». Ainsi la mort, n'existant ni pour les vivants ni pour ceux qui ne le sont plus, ne devrait pas être un sujet de préoccupation. A fortiori, la peur de la mort ne devrait pas guider la manière dont nous menons notre vie. Une vie gouvernée par la terreur que nous inspire notre propre mort n'est pas souhaitable.

J'avais quatorze ans au moment des attentats du 13 novembre 2015. Mes deux frères habitaient à Paris à cette époque et auraient tout aussi bien pu mourir fusillés ce soir-là. Ce qui me reste de cet événement cinq ans après, ce n'est pas tant la barbarie de ces actes que la réaction des français dans les jours qui ont suivi. Réaction que je n'avais pas anticipée mais qui m'a finalement paru sensée et terriblement humaine. Bravant l'interdiction de rassemblement résultant de l'État d'urgence, des milliers de parisiens se sont réunis place de la République avec des banderoles arborant le message suivant : « même pas peur ». Il fallait faire savoir aux terroristes qu'ils avaient pris des vies, mais qu'ils ne pourraient pas prendre l'appétit de vivre des survivants. En somme la vie continuait malgré la mort.

À l'heure actuelle le message convenu et partagé par la plupart des gens est sensiblement inverse : la vie s'arrête, justement car la mort guette. Continuer de vivre n'est plus un acte de bravoure ou un pied de nez à la mort, c'est une attitude considérée comme égoïste, inconsciente, et profondément anti-citoyenne. Vouloir continuer de mener une existence normale n'est d'ailleurs même plus un choix personnel et libre que chacun prend en conscience. Ce n'est pas un choix du tout. Le gouvernement, en imposant des mesures privatives de liberté au nom de la crise sanitaire, nous protège du virus, certes, mais aussi de nous-mêmes et de notre faculté à décider pour notre propre compte. Ces mesures sont par ailleurs difficilement critiquables car leur critique fait naître le risque d'être taxé d'individualisme et de se retrouver isolé de ceux qui ne partagent pas les mêmes réserves.

Faut-il vivre quitte à mourir ? Cette question ferait un bon sujet de dissertation en philosophie.

Ce que l'on peut cependant affirmer en ces temps de pandémie, c'est que, quelle que soit son opinion personnelle, il est de plus en plus difficile de répondre publiquement de manière affirmative à cette question. Auto censure de son opinion dissidente face aux préconisations étatiques ? Peur de dissoner du discours ambiant ? On peut également être en désaccord avec cette énonciation et considérer que la nécessité de se préserver du risque de la mort doit, dans certaines situations exceptionnelles, primer sur notre désir naturel de mener une vie normale. Existe-il vraiment de telles situations, et la crise du

Covid-19 en fait-elle partie ? Chacun conserve le droit de former sa propre opinion. Le plus important est finalement que cette opinion soit forgée individuellement plutôt que dictée par ceux qui nous gouvernent, car ils ne sont pas à l'abri d'être en tort.